

LA RECONNAISSANCE EN ART ET EN SCIENCE

C'est avec la sociologie des sciences que la sociologie de la reconnaissance a fait ses premiers pas importants. En effet, R.K. Merton et son école avaient inclus dans leur programme de sociologie des sciences la question de la reconnaissance (*recognition*). C'était là un travail pionnier car s'il apparaît aujourd'hui de plus en plus évident que la question de la reconnaissance est une interrogation sociologique de premier ordre, c'était sans doute loin d'être le cas dans les années 1950 et 1960. L'ouvrage *The Sociology of Science*¹ a ainsi laissé des traces chez bien des sociologues de cette époque et les conclusions auxquelles Merton aboutit sont encore discutées dans les travaux les plus récents. Dans cet ouvrage de grande envergure, l'auteur tente de comprendre les mécanismes complexes qui sont au principe du fonctionnement du monde de la science, parmi lesquels figure ce qu'il nommait le *reward system of science*. Merton y constate qu'il n'existe pas *une* manière d'attribuer de la reconnaissance, mais bien *plusieurs* : cette sociologie de la reconnaissance s'est donc d'emblée posée comme étant pluraliste. La sociologie mertonienne de la reconnaissance était tiraillée entre une visée *descriptive* où l'on essaie de comprendre *ce qui fait qu'on a un prix*, et une visée *prescriptive*, où l'on met en cause, par exemple, l'injustice des prix, notamment en dénonçant leur caractère arbitraire.

Parmi les différentes manières d'attribuer de la reconnaissance, Merton distingue, par exemple, l'*éponymie*, opération qui consiste à donner son nom à une découverte. D'ordinaire, le nom du découvreur disparaît derrière la découverte, cette disparition fonctionnant même comme la garantie que ce qui a été découvert pouvait bien prétendre à l'autonomie, indépendamment de tout sujet découvrant. Mais lorsqu'une découverte est vraiment exceptionnelle, le maintien de la trace onomastique peut être un des moyens par lesquels la communauté des

¹ Merton R.K., *The Sociology of Science*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1973. Cet ouvrage est une compilation d'articles dont la publication s'est échelonnée de 1935 au début des années 1970.

savants et, plus généralement, la communauté des humains, rend hommage à celui, ou celle, qui a fait profiter l'humanité de son invention.

Les prix scientifiques, bien sûr, sont au nombre des dispositifs qui permettent à la reconnaissance d'être attribuée. L'attribution de la reconnaissance, selon Merton, permet de faire le tri entre les petits et les grands scientifiques et de distinguer ceux qui sont d'un grand mérite de ceux dont le mérite est moindre. L'idée de Merton est que si le « génie » n'est pas reconnu et n'est pas honoré, risque alors d'émerger un monde dans lequel le potentiel des talents peut ne pas se réaliser. Selon Merton, un monde qui ne saurait pas distinguer, au double sens cognitif et honorifique, les plus méritants se pénaliserait lui-même dans la mesure où personne n'aurait objectivement intérêt à l'excellence, celle-ci ne générant plus aucun profit tant matériel (argent) qu'immatériel (prestige). Merton adosse donc sa théorie de la reconnaissance à une théorie de l'action : l'attribution des récompenses ou, plus généralement, de la reconnaissance n'est pas seulement un principe – « constatif » – d'ordre et de justice, mais également un dispositif – « performatif », pour reprendre deux termes empruntés à la linguistique pragmatique – qui permet d'encourager la bonne recherche. Le fait de convenablement donner de la reconnaissance permet d'engager le monde de la science dans un cercle vertueux où la recherche de l'excellence est sanctionnée de façon positive et où, inversement, la recherche médiocre est sanctionnée par la pire de toutes les punitions, dès lors qu'on se place dans un espace public, le silence². Selon Merton, c'est donc dans l'attribution de reconnaissance que s'associent *l'exigence de justice* – qui s'accomplit par l'hommage rendu à ceux qui ont beaucoup mérité – et *l'exigence d'efficacité* – puisque les meilleurs sont encouragés à prospérer. Et pour que l'efficacité de la reconnaissance soit totale, il convient que ceux qui attribuent cette reconnaissance soient les bonnes personnes, à savoir non pas le grand public, mais les collègues, les pairs.

La sociologie de la reconnaissance de Merton prenait position dans les différents débats. On y stigmatisait ainsi l'injustice que la reconnaissance produit parfois, soit en privilégiant des individus aux dépens des collectifs, comme on le verra un peu plus loin, soit en écartant des gens pourtant jugés très importants par le « Tribunal de l'histoire des sciences ». On voit donc que la justice produite par le fait de récompenser les plus méritants ne va pas sans l'injustice induite par les « erreurs sur la personne ». La *révélation* des intérêts cachés ou des dysfonctionnements éventuels des dispositifs de reconnaissance fonctionne comme une *relativisation* de leur pertinence. La topique de l'omission des grands scientifiques non ou insuffisamment reconnus fournit un des leviers fondamentaux de cette relativisation. L'examen rétrospectif de tous les oubliés de l'histoire des sciences permet de relativiser la pertinence descriptive des dispositifs de reconnaissance. Cette approche permet de faire comprendre que

² Voir à ce sujet Verdrager P., *Le Sens critique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques Sociales », 2001.

ceux qui attribuent des récompenses doivent éviter le double écueil d'une sélectivité excessive – avec le risque de passer à côté d'un scientifique méritant – et d'une sélectivité insuffisante – avec le risque de couronner quelqu'un qui ne mérite pas suffisamment. Comme on le voit, Merton rend coextensives la description sociologique et la dénonciation des injustices.

Merton adoptait une visée clairement *explicative* puisque, pour lui, il s'agissait de comprendre *ce qui fait qu'on a un prix*. Et dans cette optique, il regrettait le manque de fluidité distributionnelle de la reconnaissance, dont le modèle idéal vise une proportion pure et parfaite entre la grandeur du travail et celle de la reconnaissance accordée pour le récompenser. En effet, la position de surplomb de certains acteurs du monde scientifique contribue à renforcer l'accumulation de capitaux, sous quelque forme que ce soit. On voit donc que la théorie de la reconnaissance mertonienne est doublement critique : d'une part, la reconnaissance ne va pas forcément à la grandeur et, d'autre part, elle est susceptible d'engendrer bon nombre d'effets pervers, parmi lesquels le renforcement des inégalités. La critique sociologique de Merton repose donc essentiellement sur le croisement de la dimension constatative de l'arbitraire de la reconnaissance et de la dimension performative du renforcement des inégalités. À ceci, Merton ajoute un autre argument : injuste, la reconnaissance le serait également car elle ferait la part trop belle aux *individus aux dépens des collectifs*. Une telle démarche sociologique, visant à dénoncer la place du collectif derrière l'action individuelle, a pour conséquence d'instrumentaliser une des parties de la controverse afin d'étayer une conception sociologique – en l'occurrence, collectiviste – de la création scientifique. Les paroles des enquêtés ne sont plus des moments d'une controverse entre protagonistes engagés dans une lutte visant à imposer une conception du monde, mais un étau sur lequel la théorie sociologique vient prendre appui en l'instrumentalisant. Par ailleurs, la référence aux découvertes mises au jour simultanément par des scientifiques différents en des endroits distincts – voir l'exemple canonique du calcul différentiel trouvé en même temps par Leibniz et Newton – vient, comme on s'en doute, alimenter sa démonstration. La critique par dépersonnalisation est solidaire d'une conception réaliste du monde où les chercheurs sont des découvreurs essentiellement remplaçables face à un réel déjà là en intégralité, qui existe indépendamment de nous, attendant paisiblement d'être « découvert ». La sociologie collectiviste ne va pas sans une épistémologie réaliste et c'est à partir de ces considérations *inséparablement* épistémologiques et sociologiques que s'est échafaudée la théorie mertonienne de la reconnaissance.

L'école mertonienne a été particulièrement productive. Elle a généré quelques-uns des classiques de la sociologie de la reconnaissance. Ainsi les frères Cole ont prospecté et approfondi les terrains défrichés par Merton bien des années plus tôt³. Comme lui, ils refusent l'idée d'une création

³ Cole J., Cole S., *Social Stratification in Science*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 1973.

scientifique effectuée par un individu isolé. Pour ce faire, ils réinscrivent la *personne* du chercheur au sein du *personnel* du laboratoire. Ce qui les intéresse, c'est le monde scientifique en tant que « *social community* ». Or ce monde est composé d'une pluralité d'actants, tout comme sont plurielles les formes de reconnaissance qu'il est possible d'accorder à un scientifique. Les Cole différencient *trois* grandes formes de reconnaissance, que nous pourrions synthétiser ainsi : les *distinctions*, à savoir les places honorifiques dans les académies ou les prix ; les *positions* qui sont associées aux places, aux chaires dans les institutions de plus ou moins grand prestige ; et les *citations*, qui sont pour les Cole les meilleurs indicateurs de visibilité et de reconnaissance dans cet univers. Citer le travail d'un collègue revient à considérer, en acte, que son travail est important, fût-ce pour le réfuter. Plus tard, c'est Harriet Zuckerman qui devait prolonger ces travaux en ajoutant à la question « qu'est-ce qui fait qu'on a un prix ? », la question « qu'est-ce que ça fait d'avoir un prix⁴ ? ».

LA RECONNAISSANCE EN LITTÉRATURE

C'est cette dernière interrogation que Nathalie Heinich tentera de réactiver d'abord dans le domaine artistique, et en particulier littéraire, puis, avec moi-même, dans le domaine scientifique à l'occasion d'une étude commanditée par une grande Fondation scientifique qui couronne chaque année, au niveau européen, trois lauréats dans le domaine des sciences biomédicales. Nathalie Heinich, en effet, avait déjà offert une première étude sur la reconnaissance en littérature, par ce biais très particulier que sont les prix littéraires. Cette enquête, parue en 1999 sous le titre *L'Épreuve de la grandeur*⁵, tentait de découvrir ce que la reconnaissance, saisie au travers du cas particulier des prix, et en l'occurrence du prix Goncourt, pouvait « faire » à ses lauréats. Après avoir envisagé brièvement ses conclusions, je présenterai les principaux résultats auxquels nous sommes parvenus dans le cadre de l'enquête sur les prix scientifiques, qui en fournit le prolongement.

Un des premiers éléments importants de son étude a été de montrer qu'un prix littéraire pouvait produire des effets très différenciés, du meilleur, comme on s'y attend, au pire, ce qui est plus surprenant.

Certains, après avoir reçu un prix, éprouvent un sentiment de pleine satisfaction. Parmi ces derniers, on rencontre souvent ceux qui connaissent bien, parfois depuis leur naissance, le monde de l'art ou, en l'occurrence des lettres et qui, dans cet univers, sont « chez eux ». L'allocation de reconnaissance peut alors se vivre dans la sérénité. Il peut en aller également ainsi lorsque le prix n'est ni attendu, ni voulu et qu'il vient redoubler un succès déjà présent. Le prix, s'il constitue une bonne surprise, n'en est pas pour autant une révolution

⁴ Zuckerman H., *Scientific Elite: Nobel Laureates in the United States*, New York, The Free Press, 1977.

⁵ Heinich N., *L'Épreuve de la grandeur. Prix littéraires et reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1999.

car son effet d'« agrandissement » est moindre. Les effets de reconnaissance sont moins forts lorsqu'ils ciblent un objet déjà « grand » ou s'ils s'exercent sur une personne persuadée du faible pouvoir descriptif des prix littéraires. Lorsqu'on accorde soi-même peu de prix au prix, celui-ci peut laisser, plus ou moins, de marbre. De même, ceux qui se préoccupent de postérité et non de prospérité économique ou de notoriété médiatique voient leur couronnement avec distanciation car ils savent qu'il existe une différence entre prix et valeur. Dans un tel contexte, la reconnaissance se vit bien car tout se passe comme si elle était dépourvue de tout pouvoir qualifiant.

A contrario, la reconnaissance peut bien se vivre lorsqu'elle est perçue comme juste et méritée, elle peut être l'occasion d'une revanche sur les vicissitudes de la vie passée, une preuve que les épreuves traversées – solitude, misère, incompréhension des proches et/ou de la critique littéraire – ne l'ont pas été en pure perte : quand on en a bavé, quand la vocation ne suscite auprès des proches que de la suspicion, la reconnaissance fonctionne comme une justification que la voie adoptée était bien la seule chose à faire et non une voie sans issue. Le sentiment d'harmonie peut venir de cet ajustement du dehors, où l'on est enfin reconnu, et du dedans, où l'on se sentait une vocation profonde d'écrivain ou, pour les débutants, un grand avenir littéraire. C'est par la réduction de l'écart entre dedans et dehors que peut émerger la possibilité d'une expérience sereine. Cette réduction est d'ailleurs la bienvenue lorsqu'elle arrive à point nommé, c'est-à-dire ni trop tôt, où elle risquerait de démobiler, mais ni trop tard non plus, où elle risquerait de ne plus servir à rien ou de générer le ressentiment.

La reconnaissance peut aussi se vivre dans l'euphorie dès lors qu'elle permet à celui qui est couronné d'améliorer sa situation financière et éventuellement son insertion sociale, au sens large du terme, qu'il s'agisse de faciliter les contacts avec les éditeurs, ou qu'il s'agisse de nouer des liens, y compris érotiques, avec tous ceux que la notoriété attire, ou qu'il s'agisse, encore, de faire profiter les autres des différents gains occasionnés par le prix.

Mais la reconnaissance peut être tout autre chose qu'un conte de fée. Elle peut être une épreuve dont on sort défait. C'est ainsi que l'agrandissement de la réputation et, plus généralement, de la « surface sociale », peut produire un bouleversement, à la manière d'un choc thermique, dont on a bien du mal à se remettre. On a d'autant plus de mal à supporter une couronne et à réussir sa réussite que celle-ci vient comme un cheveu sur la soupe, alors qu'on s'y attend le moins, alors qu'aucune expérience sociale ni aucun héritage ne l'ont préparée. Certains vivent dans la douleur ce brusque agrandissement de leur dimension, lequel est d'autant plus important qu'il s'agit d'un grand prix dont un des effets, précisément, consiste à augmenter le nombre de sollicitations de toutes sortes. Ainsi, on trouve notamment, les pairs, les critiques, mais aussi les journalistes qui sont souvent les moins bien supportés des nouveaux interlocuteurs ; et puis, à l'autre bout du spectre, les inconnus qui, s'ils connaissent mal l'œuvre, reconnaissent au moins la personne de l'écrivain, pour l'avoir vue à la télévision

ou, s'ils la connaissent mieux, c'est-à-dire s'ils connaissent son œuvre, adressent une correspondance pour lui dire, dans le meilleur des cas, leur admiration.

Inversement, les connaissances ou les proches, parfois, s'éloignent, les femmes ou les maris divorcent, par quoi se manifeste le creusement de l'« écart de grandeur », selon l'expression forgée pour l'occasion par Nathalie Heinich, produit par la reconnaissance. La reconnaissance se vit alors comme une souffrance. C'est ainsi que certains vivent une crise identitaire sans précédent, ne se sentant plus eux-mêmes exister. On peut vivre dans le désarroi la multiplication des mains à serrer ou des personnes à saluer. Il n'est, en effet, pas toujours possible de convenablement cadrer cette expérience habitée par le sentiment du « devoir », au double sens de ce qui est à faire et de la dette ressentie vis-à-vis des gens qui vous rendent hommage. Ceux, en particulier, qui prisent l'anonymat, vivent assez mal une célébrité qu'ils n'ont pas nécessairement voulue et qu'ils subissent parfois durement. Mais les liens non plus postérieurs à la reconnaissance mais antérieurs à celle-ci peuvent également en souffrir. En effet, la production de l'écart de grandeur peut créer un sentiment de gêne, voire d'envie, chez ceux pour lesquels le couronné n'appartient plus au même monde qu'eux. Les liens antérieurs peuvent ainsi être mis à rude épreuve.

D'autres vivent mal la *mise en équivalence* induite par un prix qui est, par définition, attribué à d'autres. Or, dans le régime moderne de la création, la mise en équivalence est la pire des choses qui puisse arriver : la perte de singularité induite par la mise en équivalence, fût-ce au meilleur niveau, génère un sentiment de dépersonnalisation, souvent évoqué par les lauréats. À l'inverse, le prix peut créer un effet de *singularisation* qui peut, tout autant, mal se vivre. Le prix littéraire, en effet, crée du discontinu – une singularité élue et reconnue *vs* une collectivité exclue et méconnue – avec du continu et ceci d'une façon particulièrement brutale, en un instant. Or cette opération de coupure peut être mal vécue pour des raisons très différentes, qu'il s'agisse du sentiment d'isolement créé par le prix ; ou qu'il s'agisse du sentiment d'injustice – dès lors qu'on pense avoir été élu à mauvais escient, c'est-à-dire à la place de quelqu'un d'autre, ou dès lors qu'on estime que l'œuvre pour laquelle on a été primé n'était pas la meilleure, voire la pire de toute. Ce sentiment d'injustice explique en partie la raison pour laquelle certains passent leur temps à relativiser la reconnaissance qui leur est allouée, par exemple en mettant à l'avant plan non le mérite mais la chance. Lorsqu'on estime que c'est la chance qui est au principe de la reconnaissance, le fait d'avoir un prix peut se prolonger dans un sentiment de culpabilité, dans l'impression d'être placé à une place qui n'est pas la sienne, voire dans une crise identitaire, dans une dépression nerveuse et, parfois, dans l'impossibilité, bien paradoxale, d'écrire. C'est dire si la relativisation de la pertinence de la reconnaissance par les écrivains est importante. Elle permet de réduire la taille d'un agrandissement invivable. C'est, aussi, de cette façon que peuvent se comprendre les dénonciations si récurrentes de la malhonnêteté des prix, des arrangements, de la corruption, de leur caractère dégoûtant ou vulgaire, etc. C'est que, dans le monde pur des lettres, la reconnaissance de

valeur est celle non pas de la notoriété, fugace par définition, mais celle de la postérité, durable par essence : « l'épreuve temporelle » est, en art, l'épreuve reine. Or, les effets de reconnaissance d'un prix littéraire ne sont pas nécessairement durables : ils ne durent qu'un temps, un prix chassant l'autre. Le caractère éphémère ou au moins provisoire de toute reconnaissance peut engendrer, ici aussi, des effets négatifs chez ceux qui, ayant goûté à la grandeur, peuvent être nostalgiques de celle-ci, tout particulièrement lorsqu'elle ne se reproduit pas. Or la petitesse est plus difficile à avaler pour celui qui a par le passé connu la grandeur. Celui qui a vécu la notoriété vit plus mal l'oubli que celui qui n'a connu que l'anonymat et celui qui a été reconnu encourt le risque d'être de nouveau méconnu, voire d'être tout à fait oublié.

RECONNAISSANCE SCIENTIFIQUE : UNE RECONNAISSANCE QUI PASSE BIEN

Retrouve-t-on la même ambivalence dans la reconnaissance en science ? C'est à cette question que Nathalie Heinich et moi-même avons essayé de répondre à l'occasion de l'enquête commanditée par la fondation Louis-Jeantet⁶. Cette fondation voulait, en effet, savoir quel impact son très prestigieux prix pouvait avoir, tant sur les chercheurs que sur leur recherche. Les prix scientifiques pouvaient constituer un excellent terrain pour cet objet qui se situe à un niveau supérieur de généralité : la reconnaissance. Nous avons enquêté auprès d'une quinzaine de lauréats avec lesquels nous nous sommes longuement entretenus, aussi bien en France, en Suisse, en Belgique qu'aux Pays-Bas. La visée de notre enquête était de comprendre ce que, aux yeux des lauréats, cette récompense signifiait. Notre démarche visait non pas l'explication – ce qui fait qu'on a un prix – mais l'explicitation des effets du prix, tant sur le plan scientifique de la recherche que sur le plan psychique du chercheur.

Riche de la connaissance que nous avions des effets de reconnaissance dans le domaine littéraire, nous n'avons pas été surpris de constater que ces prix pouvaient avoir des effets négatifs, même si ces effets négatifs semblaient globalement être moins saillants que pour les prix littéraires. Nous n'avions, en outre, et à la différence des mertonniens, aucune épistémologie à défendre ou à « vendre », nous n'avions aucune conception *a priori* de la science, aucun préjugé, ni « illusion » à déboulonner. Notre tâche consistait à voir avec impartialité comment les scientifiques démêlaient eux-mêmes ces questions.

LES EFFETS NÉGATIFS DES PRIX SCIENTIFIQUES

L'effet d'agrandissement généré par le prix a ainsi eu un effet négatif sur la vie de couple d'un scientifique dont la femme, travaillant dans le même milieu, a,

⁶ Heinich N., avec la collaboration de Verdrager P., *Prix scientifiques et reconnaissance. Le cas du prix Louis-Jeantet de médecine et de biologie*, Genève, Fondation Louis-Jeantet, 2002.

semble-t-il, mal vécu que son époux soit propulsé à une hauteur telle qu'elle lui a paru générer un déséquilibre conjugal. Ce scientifique était également soucieux que cette reconnaissance ne soit pas génératrice d'effets d'écrasement auprès de ses proches, en particulier, ses enfants. Ses tentatives de minimisation ou plutôt de relativisation de l'importance du prix n'étaient donc pas seulement imputables à l'exigence éthique de modestie mais étaient aussi le produit d'un impératif visant à atténuer les différentiels de grandeur induits par le couronnement.

Effets négatifs à l'échelle domestique de la famille, ceux-ci existent également à l'échelle professionnelle du laboratoire. L'activité scientifique, en tout cas dans le domaine biomédical, est une activité fortement « peuplée ». Pourtant, ce n'est pas le laboratoire qui fait l'objet d'une reconnaissance, mais une *personne*, en l'occurrence le directeur ou la directrice du laboratoire. Cette centralisation de la reconnaissance est parfois au principe de tensions au sein du laboratoire dans la mesure où certains considèrent que leur travail n'a pas été pris en considération. Il arrive même que des laboratoires explosent après que leur chef a été couronné. Un des lauréats nous a affirmé que cette monopolisation de la reconnaissance n'était un secret pour personne et faisait partie des règles du jeu scientifique qu'il convenait d'accepter car il fallait bien reconnaître que, selon lui, les idées fondamentales en science naissent dans la tête d'une personne. D'autres lauréats considèrent au contraire qu'il serait plus raisonnable et plus conforme à l'état actuel de la science d'allouer les récompenses à des équipes plutôt qu'à des individus étant donné que la production des connaissances en science est distribuée dans des collectifs où il est parfois très difficile de distinguer de façon nette les responsabilités auctoriales. Ce couronnement collectif permettrait, selon lui, d'éviter tout ressentiment, et de faire correspondre la reconnaissance avec la réalité épistémologique des sciences modernes où l'auteur des découvertes est moins centralisé dans une personne que distribué dans un collectif. Un lauréat nous avait ainsi affirmé que, à son idée, on serait bien avisé de donner les prix scientifiques comme on donne les médailles militaires, à savoir au régiment plutôt qu'au seul capitaine. À partir de là, nous avons d'ailleurs émis l'hypothèse qu'il pouvait y avoir un lien, chez les scientifiques, entre collectivisme et réalisme – puisque les scientifiques sont considérés comme remplaçables face à un réel déjà là à découvrir – ; et, corrélativement, un lien entre personnalisme et constructivisme – où les êtres sont irremplaçables face à un réel qui résulte de leur travail. En tout état de cause, la sociologie de la reconnaissance est une des voies d'accès un peu inattendues à l'épistémologie des savants.

Mais revenons aux effets négatifs. D'autres pensent que l'allocation de reconnaissance peut avoir un effet démobilisateur sur le plan de l'activité scientifique elle-même : comment, en effet, trouver la force de travailler quand le but est atteint ? C'est le problème de toutes les consécration qui peuvent contribuer à anéantir l'activité du sujet qui, n'ayant plus rien à prouver, ne sent plus le courage, ni la force, ni l'envie de faire quoi que ce soit : la

consécration tourne alors au jeu de massacre. Ceux qui sont mus par le désir de montrer qu'ils sont grands sont particulièrement vulnérables à l'épreuve de grandeur. C'est là un des effets pervers de toute consécration qui modifie, et dans le pire des cas anéantit, la grandeur au moment où elle la constate. Un des lauréats nous avait dit d'ailleurs avoir l'impression d'être un « *has been* », selon son expression, une fois qu'il avait obtenu le prix, comme s'il était, paradoxalement, très éprouvant de ne plus rien avoir à prouver. Comme le disait un de nos lauréats : « Ce qui est très courant, c'est que la réussite entraîne des dépressions... Il y a tout un fonctionnement cérébral qui va vers la motivation, vers le désir ; subitement, le désir s'accomplit, et c'est le *post coitum animal triste*. »

D'autres ont épinglé ceux qui, ayant obtenu le prix, se sont épris d'eux-mêmes en s'imaginant être « sortis de la cuisse de Jupiter », selon l'expression d'un lauréat. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas remarqué qu'il était mal vu de se considérer soi-même grand. En matière de qualification de la grandeur, on n'est jamais si mal servi que par soi-même, pour reprendre l'expression de Bourdieu.

À l'effet *démobilisateur* de ceux qui ont remporté un prix, on peut ajouter l'effet *démoralisateur* de ceux qui n'en ont pas remporté et que cela rend parfois malades. Puisqu'il est clair qu'un prix ne vaut que parce que tout le monde ne le reçoit pas, il paraît juste de prendre en considération tous les non-lauréats sur lesquels le prix produit des effets négatifs. Nous avons accès au témoignage indirect de ces non-lauréats par les lauréats qui, justement, nous font part des effets déplorables que les prix engendrent chez ceux qui ne les obtiennent pas et qui se sentent taradés par cette absence de reconnaissance spécifique et que ne parviennent pas à compenser les autres formes de reconnaissance qui existent en science : notamment l'acceptation des publications dans les bonnes revues ou encore les citations des collègues comptabilisées par le SCI. Ceci explique pourquoi certains sont prêts à faire « n'importe quoi » pour avoir un prix, faire du lobbying, enjoliver les dossiers de candidature en s'attribuant un peu rapidement telle ou telle découverte ou, plus directement, faire des recherches du type de celles qui obtiennent des prix, des recherches « à la mode ». Or ceci est très généralement condamné par les lauréats qui considèrent que la motivation scientifique doit être au principe de la réussite et non tout autre motivation. On doit avant tout réussir « pour de bonnes raisons », à savoir des raisons scientifiques. La pureté des intentions doit régner dans le monde de la science et celui qui, au moins publiquement, ferait dépendre sa recherche scientifique d'une recherche de reconnaissance s'exposerait à la réprobation d'autrui. La satisfaction d'avoir un prix doit aller sans le fait de le vouloir : d'où la récurrence de la « surprise », laquelle allie l'exigence d'humilité, qui proscribit qu'on se trouve soi-même grand, et l'exigence de pureté, où l'activité se doit d'être mue par des éléments intrinsèques à la science ou, comme on dit, « proprement scientifiques ».

Ceux qui sont prêts à faire « n'importe quoi » pour avoir un prix sont généralement condamnés au même titre que ceux qui, une fois couronnés, disent

« *n'importe quoi* », en cédant, par exemple, aux sirènes médiatiques. On voit en général d'un assez mauvais œil l'effet de certification globale induit par la reconnaissance par un prix, tout particulièrement lorsque le prix en question est le plus haut prix qui soit : le prix Nobel. Certains craignent par-dessus tout les effets d'extension de compétence induits par la reconnaissance d'une compétence spécifique. Pourquoi interrogerait-on quelqu'un sur toutes les questions alors que son prix ne visait qu'un seul type de compétence ? Le fait qu'on prenne pour argent comptant tout ce qu'un lauréat d'un grand prix peut dire, est, selon les lauréats que nous avons interrogés, un problème qui peut avoir pour conséquence de faire un chèque en blanc à des personnes qui ne sont pas nécessairement compétentes dans le domaine considéré. Certains, s'ils sont critiques à l'égard de ceux qui s'égarer à parler de tout et de n'importe quoi, et pas toujours avec bonheur, sont aussi vigilants dans leur rapport à eux-mêmes et, pour les plus scrupuleux, veillent à ne pas transformer un prix en argument d'autorité prédisposé à rendre vraies, comme par magie, toutes leurs affirmations.

LES EFFETS POSITIFS DES PRIX SCIENTIFIQUES

Mais force est de constater que les prix, en science, passent mieux qu'en littérature. En effet, lorsque nous leur avons posé la question sur la possibilité d'effets négatifs des prix, certains lauréats au sursauté, ne voyant même pas le sens d'une telle question, tant semblait évidente pour eux l'idée que les prix scientifiques ne pouvaient avoir que de bons côtés.

Ces bons côtés sont, tout d'abord bien sûr, *économiques*. Comme chacun sait, dans la compétition scientifique, l'argent est une arme fondamentale. L'argent du prix scientifique est considéré comme le beurre dans les épinards. Il permet de payer rapidement ce qui, peut-être, fera, le moment venu, toute la différence. Et en science, il faut arriver à point nommé. La plus grande découverte du monde ne vaut pas un clou si elle arrive trop tard et c'est la raison pour laquelle l'argent des prix est si important. En outre, cet argent permet d'amorcer des effets d'entraînement dans le montage des financements des projets. L'argent d'un prix peut contribuer à faire prendre une « mayonnaise » financière, selon l'expression d'un lauréat car, ici comme ailleurs, le capital va au capital car l'on ne prête qu'aux « riches ». L'argent du prix, par son existence même, vient contribuer à rendre vrai son diagnostic qualitatif en renforçant le lauréat dans la compétition scientifique.

Pour les prix scientifiques comportant une part financière personnelle, ce qui était le cas du prix Jeantet, l'argent est utilisé diversement selon les personnes : si l'argent ne fait, certes, pas le bonheur, il y contribue un peu quand même parfois. Cela dit, certains refusent de garder cet argent pour eux et réinvestissent la part personnelle du prix dans le laboratoire. Les autres, plus nombreux, dépensent leur argent et en jouissent à leur guise, finissent de payer

la maison, s'offrent une voiture hors de prix... L'argent du prix et le prestige qu'il génère, pour beaucoup, sont en mesure de récompenser une dure vie de labeur, d'autant que certains lauréats – pas tous – se trouvent mal payés par leur institution, ceci étant d'autant plus vrai que les lauréats que nous avons interrogés appartenaient tous à la recherche publique, réputée mauvaise payeuse. Bien sûr, le prix ne change pas radicalement la condition matérielle des chercheurs qui, d'une manière générale, ne sont pas dépourvus de toute ressource. L'argent du prix permet seulement de financer le luxe de la recherche sans opérer un bouleversement extraordinaire.

En outre, la satisfaction de se voir reconnu peut contribuer à donner signification à un investissement par le « retour sur investissement ». Les investissements en pure perte ne sont pas très faciles à vivre tant il est vrai que les activités scientifiques, tout particulièrement dans le domaine biomédical, sont finalisées, pour l'essentiel, par la guérison des malades. Et savoir qu'on a contribué à les sauver ou, à défaut, à améliorer leur sort, c'est bien. Mais savoir, en plus, que les autres le savent – et une des fonctions d'un prix est de faire savoir la grandeur – donne une saveur irremplaçable et supplémentaire au premier savoir.

Un autre effet positif est, bien sûr, d'encourager la recherche, dès lors que la consécration n'a pas produit les dégâts que j'ai évoqués plus haut. Pour certains lauréats, en effet, le prix a constitué un levier essentiel qui a permis de leur donner de la crédibilité. Certains ont ainsi connu une accélération de leur carrière et ont, par exemple, accédé plus rapidement que de coutume à la « classe exceptionnelle » de la nomenclature administrative. À un niveau plus général, les prix scientifiques sont une occasion non pas seulement d'encourager la recherche de tel chercheur, mais d'assurer la promotion de la science tout court en montrant que l'effort et le mérite y sont récompensés. Les cérémonies de remise de prix, avec tout ce qu'elles ont de solennel, voire d'un peu pompeux, sont des moments hautement exotériques que tout le monde est capable de comprendre. Les cérémonies où s'alloue la reconnaissance sont aussi des moments où la science et le grand public font, un instant, connaissance. Et ceci n'est pas rien dans un monde où les scientifiques sont parfois représentés comme des savants fous sans foi ni loi préparant dans le secret de leur laboratoire, au mieux, d'inutiles chimères et, au pire, la fin du monde.

CONCLUSION

En science, les seuls qui ont vraiment à se plaindre des prix scientifiques, ce sont, peut-être, les héritiers des créateurs de fondations qui se sont vus dépossédés de leur héritage... Quant aux effets des prix dans les activités de recherche et les activités de création, il ne sont pas exactement les mêmes car le statut des éventuels lauréats est, dans les activités de création, beaucoup moins stabilisé, beaucoup plus fragile et aléatoire que dans les sciences : pas de

recrutement formalisé (mais les aléas d'une relation avec un éditeur, un galeriste, un organisateur de concerts ou de spectacles), pas de salaire permanent, pas de carrière balisée à l'avance, pas de titres ni de grades, pas de collaborateurs quotidiens, pas de locaux ni de machine à café où se rendre tous les matins pour y rencontrer ses collègues... Dans ces conditions de faible socialisation de l'activité, et de grande incertitude sur sa valeur, on comprend qu'un grand prix littéraire puisse être, pour un écrivain, un véritable événement, alors que pour un chercheur il n'est malgré tout qu'un élément parmi d'autres dans l'ensemble bien structuré des étapes de la reconnaissance.

BIBLIOGRAPHIE

- COLE J., COLE S., *Social Stratification in Science*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 1973.
- HEINICH N., *L'Épreuve de la grandeur. Prix littéraires et reconnaissance*, Paris, La Découverte, 1999.
- HEINICH N., avec la collaboration de VERDRAGER P., *Prix scientifiques et reconnaissance. Le cas du prix Louis-Jeantet de médecine et de biologie*, Genève, Fondation Louis-Jeantet, 2002.
- MERTON R.K., *The Sociology of Science*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1973.
- VERDRAGER P., *Le Sens critique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques Sociales », 2001.
- ZUCKERMAN H., *Scientific Elite: Nobel Laureates in the United States*, New York, The Free Press, 1977.